

le mont Ida ; et d'ailleurs ce sommeil peu vraisemblable est, non pas historique, mais biblique qui plus est : « Porro Holophernes jacebat in lecto, nimia ebrietate *sopitus*. » Il était, même, à ce qu'il paraît, ivre de vin au moins autant que d'amour. Passe donc pour cet étrange sommeil du général assyrien, qui ne mérita guère le baton de maréchal dans cette affaire, mais qui ne mérita pas non plus d'être occis pour sa double ivresse. Mais, enfin, il faut bien le redire encore, ce livre de Judith, qu'il soit authentique ou apocryphe ; qu'il soit écrit par le grand prêtre Joachim ou Eliachim, ou par Josué, fils de Josèdec ; qu'il ait été traduit par les Septante, mis dans le *canon* des juifs, et reconnu ou non par le concile de Nicée, ce livre ne renferme point un heureux sujet de tragédie. Cette dissimulation persévérante, cette coquetterie assassine, ce *baiser de Juda en trois actes*, sont inadmissibles. D'ailleurs, on a beau dire, et le talent de l'auteur a beau faire, le scepticisme railleur est resté attaché à la veuve de Manassé. C'est, il n'en faut pas douter, un choix mal inspiré que celui qu'a fait M^{me} de Girardin ; mais il est juste aussi de renvoyer une partie de la faute à M^{lle} Rachel pour qui le rôle a été écrit. On dirait que l'auteur a voulu mettre en lumière une nouvelle face du talent de l'artiste et a écrit en vue de l'actrice, lui laissant le soin de s'entendre avec le public en ce qui peut être reproché au sujet. Peut-être même ce sujet ingrat l'a-t-il tentée comme le fruit défendu, en raison même de l'interdiction de la critique, et parcequ'il y répondait par une œuvre féminine par tous les bouts, qui avait une femme pour auteur, une femme pour héroïne, une femme pour interprète.

Enfin, que M^{me} de Girardin ait voulu sacrifier à Rachel ou agrandir le domaine littéraire de son sexe en dépit de la critique, elle a répandu sur cette histoire de *Judith*, que les Écritures n'ont pas admise sans hésitation, toute la verve